

GILDA PIERSANTI

VENGEANCES ROMAINES

*roman*

*Que la même heure tous les deux nous emporte,  
que jamais de mon épouse je ne vois le tombeau,  
que jamais je ne sois mis au tombeau par elle.*

Ovide, *Métamorphoses*, environ 3 ap. J.-C.

*Toutes des hystériques quand elles ne sont pas idiotes.*

(F. Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, 1927)

*Pour une raison ou pour une autre, on croit bêtement  
qu'un acte criminel est nécessairement pensé et voulu  
plus qu'un acte inoffensif. En réalité, il n'y a pas de différence.  
Les gestes connaissent une souplesse que les jugements éthiques ignorent.*

Roberto Saviano, *Gomorra*, 2006

**PREMIÈRE PARTIE**

**VEUVES**

## 1. FENÊTRE SUR RUE

Le cortège des manifestants s'immobilise devant le palais de la Monnaie désaffecté. Ils sont jeunes : cheveux longs, parka et jupes ondoyant au vent. Vent glacial en ce matin de décembre, je vais refermer la fenêtre. Aucun riverain n'a mis le nez dehors, il est encore tôt pour les courses. Un peu plus haut dans la rue, devant le marché couvert, on continue à décharger les cageots : des piles de fruits et légumes entassées entre les poubelles et la petite fontaine. Il en tombe parfois que personne ne ramasse. Vue imprenable depuis le grand hôtel d'en face, un quatre étoiles de luxe, il est dans les guides d'architecture. Le fréquentent surtout des hommes d'affaire, la gare n'est pas loin. Ils viennent et repartent ; ils ne travaillent pas ici, ne dînent pas ici, ne dépensent pas ici. Rien à acheter dans ce quartier colonisé par les magasins de gros : contrefaçons d'articles de maroquinerie, vêtements et chaussures bon marché. L'immigration chinoise. À l'intérieur des boutiques jamais personne. Sauf en début de matinée quand les Africains viennent y acheter des sacs à main qu'ils s'en vont revendre aux touristes du côté du pont Sant'Angelo, du Colisée ou de la Piazza di Spagna.

« PO-LI-CIERS A-SSA-SSINS » rythment les voix des manifestants. J'ai mal au cœur, le café probablement. Je vais rouvrir la fenêtre. J'aperçois une photo sur une banderole : qui

est cette jeune fille ? Elle est morte. Mon cœur s'arrête puis il reprend à battre sauvagement. Un oiseau affolé, mon cœur. Ne revient pas, ma douleur ! Je vais refermer la fenêtre.

L'entrée de la Monnaie est protégée par un double barrage de policiers casqués, armés, prêts à intervenir si les manifestants osent un pas de plus. « Formation anti-émeutes », je connais. Déploiement sur deux rangs, lance-grenades lacrymogènes derrière les boucliers ; des jeeps blindées protègent les deux côtés du barrage, muraille impénétrable. Manifestants et policiers se font face, les yeux dans les yeux : entre eux une ligne franche de quelques mètres au plus, les slogans montent en violence. D'un coup sec les Chinois baissent les stores des magasins, un bruit métallique engloutit le chœur : « A-SSA-SSINS » ! La ligne rouge s'amincit, la tension monte, je vais rouvrir la fenêtre.

« A-SSA-SSINS » n'en finit plus de se propager le long de la rue. Le premier gros caillou vole, un autre le suit puis un autre encore. Parmi les manifestants cagoulés j'en aperçois un qui vient de quitter le cortège. Très lentement il se déplace sur le côté, rejoint une Fiat 124, se cache derrière la voiture, vérifie son Beretta, se met en position de tir, jambes écartées, légèrement fléchies. Depuis le trottoir un photographe le mitraille. De nouveau mon cœur s'arrête, puis il reprend à battre. Son rythme se dérègle, mes cachets dans le tiroir de la chambre...

Dieu tout-puissant, ne laisse pas faire ça !

Flammes et fumées de Molotov, gaz lacrymogènes : la bataille est déclenchée. Quelques minutes aussi longues que mon histoire. Je ne vois plus que des nuages mouvants, j'étouffe. Mais je ne referme pas la fenêtre. Les projectiles fusent, la clameur grandit : hoquets de toux, sifflements des balles, hurlements et cris de blessés, sirènes. C'est la débandade. Les manifestants cagoulés se sauvent par tous les côtés, les policiers casqués se lancent à leur poursuite.

Je referme la fenêtre. Je ne veux pas voir. Je ne veux pas *le* voir. Le petit policier au premier rang, sa silhouette frêle que protège le bouclier, sa tête traversée par la balle qui vient de perforer la visière.

*Non !*

*Je ne veux pas le voir !*

Le sang de mon enfant sur le pavé.

- Dégagez les gars, merci.
- Tu es prêt Stefano ?
- Les figurants dans le champ ! Seulement les figurants s'il vous plaît... Dégagez les gars, merci.
- Prêts ? Vous êtes prêts ?
- Éteignez vos portables !
- Par là...
- Ne restez pas collés les uns aux autres ! On doit imaginer une foule, vous êtes cent, deux cents...
- Silence s'il vous plaît ! N'ouvrez pas la bouche ! On ne doit pas voir vos dents, vous avez l'air de sourire !
- Écoutez-moi ! Le premier rang doit maintenir sa position, ceux qui sont derrière poussent... C'est-à-dire : ils *font semblant* de pousser, OK ? C'est comme une danse : en avant, en arrière. Vous avez l'intention de rompre le barrage, de pénétrer jusqu'aux bureaux de la Questura pour hurler votre rage au chef de la police. Hier on a tué la camarade Giordiana Masi...

L'assistante du metteur en scène ne tient pas en place, elle se déplace de tous les côtés, hurle ses ordres dans le mégaphone, interpelle les uns et les autres, s'adresse aux techniciens, vérifie on ne sait quoi sur un gros carnet, rajuste son écharpe autour du cou. Il gèle. Puis brusquement le silence se fait.

– Action !

La caméra filme.

Dès qu'elle s'arrête les figurants rompent les rangs. Alors l'assistante réapparaît avec son mégaphone, elle hurle de nouveau ses ordres, interpelle les figurants, s'adresse à l'équipe technique, vérifie ses papiers, rajuste son écharpe. Tout recommence à l'identique ou presque. La prise de vue se répète dix fois, vingt fois, toute la matinée y passe. On entend le traditionnel coup de canon du Janicule, les cloches de Santa Maria Maggiore se mettent à sonner : il est midi. La troupe s'immobilise. C'est fini.

– À demain les gars. Sept heures moins le quart, je compte sur vous, OK ?

Nuée d'hirondelles chassée par l'explosion du canon, les jeunes figurants se dispersent dans la ville. L'assistante passe le mégaphone à l'un des techniciens, cherche ses cigarettes dans une besace, rejoint son patron dans le camion. Les Chinois rouvrent leurs boutiques, sortent sur le trottoir, sourient devant les places de parking occupées par les voitures du tournage. Aujourd'hui il a été encore plus difficile que d'habitude de se garer dans ce quartier. Loin de protester, ils semblent plutôt amusés. Un film, c'est le rêve. C'est Cinecittà au cœur de la ville... Quelques véhicules de police sont rangés devant le vieux palais de la Monnaie : jeeps, camions et Alfa Romeo Giulia, les fameuses « panthères » des années 1970. Pour les besoins du tournage les locaux désaffectés de la Monnaie ont été transformés en bureaux de la Questura de Rome, quartier général de la police et haut lieu du maintien de l'ordre dans la capitale, aujourd'hui comme à l'époque du film pendant les années de plomb et de sang. La nouvelle plaque de bronze que vers les six heures du matin Immacolata a repérée sur une des deux demi-colonnes qui encadrent le portique, pendant qu'elle sirotait son café à la fenêtre, porte gravé en grosses lettres : « QUESTURA DI ROMA ». On tourne *Romanzo criminale*. Après le livre, après le cinéma, la télévision. Les

Italiens n'en finissent pas de revenir sur le côté obscur de leur histoire.

Arrive un jeune homme de l'équipe de tournage, les bras chargés de boîtes de pizza empilées ; deux autres le suivent, qui apportent les boissons, d'autres encore transportent une table sous une tente où vient d'être installé un chauffage d'appoint. Tout le monde s'y agglutine. Depuis le matin la température n'est remontée que d'un degré ou deux. On s'attable devant la porte cochère du 13, Via Principe Umberto, sous les fenêtres d'Immacolata qui n'est plus là pour assister au spectacle. Car elle est étendue sur le carrelage de sa cuisine depuis un moment déjà.

Il était environ midi et demi quand Oreste remonta d'un pas lent la Via Principe Umberto depuis la Via Manzoni où l'avait laissé l'autobus. Il échangea quelques mots avec Giacomo, le seul commerçant italien de la rue, qui avait gardé sa boutique d'horloger comme on défend son rocher. Quatre-vingts ans à la fin de l'année, ce n'est pas pour se nourrir qu'il continuait de réparer quelques vieilles horloges et montres anciennes ou à vendre des chaînettes et autres bricoles en or à ses connaissances de bientôt un demi-siècle. Giacomo vivait dans l'arrière-boutique, alors ouvrir la porte du magasin qui donnait directement sur le trottoir, c'était d'abord une manière d'exister. Ses opinions politiques de droite étaient connues de tous les résidents, qui les partageaient pour la plupart, l'immigration massive de ressortissants des pays asiatiques n'ayant pas cessé d'investir le quartier de l'Esquilino. Ce qui au demeurant n'empêchait personne de sympathiser avec les nouveaux venus. Cet accent romain les rapprochait tous, qui sur la bouche des Chinois prenait une coloration d'Orient trempé dans les eaux du Tibre.

Le vieil horloger expliqua à Oreste qu'ils avaient de la

chance, les résidents du 13, d'avoir un garage pour leur bagnole car il n'y aurait plus aucune place libre dans la rue jusqu'à la fin de la semaine. L'équipe de tournage avait obtenu de la mairie le droit de réquisitionner tous les emplacements pour y garer ses voitures des années 1970. Oreste reconnut alignées une Lancia Fulvia, une Alfetta GT, une Giulietta, une Opel Rekord, une Ford Escort, une Fiat 850 et une Fiat 127.

– Et ils vont laisser leurs bagnoles jour et nuit dans la rue ?

– Pas la nuit. Des fois que quelqu'un n'ait envie de leur piquer certaines pièces de collection.

– Alors il y aura quand même quelque place libre le soir, fit Oreste.

– Pas une seule je te dis. Ils vont faire des barrages et mettre des pancartes comme quoi il est interdit de stationner dans cette rue pendant toute la semaine, sous peine de retrouver sa bagnole à la fourrière.

– Ça parle de quoi, le film ?

– Des années de plomb, quand chaque matin nous apportait son paquet de morts, de blessés ou de kidnappés. Tu te souviens ?

Oreste se souvenait, au point de ne plus avoir envie de faire la causette. Il était aussi pressé, Immacolata l'attendait. Ils déjeunaient tous les jours à midi pile et aujourd'hui il avait une bonne demi-heure de retard. Il prit congé, non sans promettre à son copain qu'il reviendrait le voir comme d'habitude à l'heure de la sieste pour leur partie de cartes quotidienne.

Devant la porte cochère du 13, Via Principe Umberto, le repas de l'équipe du film se poursuivait dans l'allégresse. Ils semblaient tous satisfaits de cette première journée de tournage. Oreste sortit les clés. Il avait appuyé plusieurs fois sur le bouton de l'interphone, apparemment Immacolata n'en-

tendait pas. Elle devait être en train de regarder le journal à la télé, elle n'en ratait pas un. Il se glissa dans le hall, personne ne semblait faire attention à lui. Mais avant que la porte de l'immeuble ne se referme il entendit une voix de femme qui disait :

– Le vieux qui vient de passer, je le verrais bien en grand-père du flic tué.

## 2. LA FILLE DE L'EST

Bras croisés sous la poitrine, Silvia restait plantée devant le bureau.

– Qu'est-ce qu'il y a encore ? demanda Mariella en levant à peine les yeux d'une chemise cartonnée vert fluo. Tu crois peut-être que nous n'avons pas assez à faire comme ça ?

Quelques semaines plus tôt elle avait décidé de gratifier la papeterie de la brigade d'une touche personnelle : tous les dossiers qui passaient entre ses mains étaient désormais relookés à l'enseigne de la nouvelle couleur. Face à la dernière lubie de l'inspecteur principal De Luca, le commissaire s'était contenté de vérifier tous les matins le nombre de documents habillés à la dernière mode.

– Magda n'est pas folle ! s'exclama Silvia. Elle est venue en Italie pour chercher sa mère et se fait du souci parce qu'elle ne la retrouve pas. Elle n'a même plus le temps de venir me voir depuis qu'elle a été engagée chez la veuve Orsini. Elle bosse jour et nuit, ne sort jamais de cette maison perdue dans la campagne et personne ne l'aide dans ses recherches. Alors si je l'oublie moi aussi...

- Aucun risque, tu m'en parles tous les jours.
- Elle est seule, fragile...
- Elle est maigre, pas fragile.
- La veuve l'a obligée à se soumettre à un examen médi-

cal sous prétexte qu'elle ne se nourrit pas convenablement. Elle y tient à la santé de sa bonne, des fois qu'elle n'ait plus toutes ses forces pour continuer à être son esclave !

– Si tu veux mon avis, la veuve n'a pas tort. Magda ne doit pas peser quarante kilos... Cette fille est anorexique.

– N'importe quoi !

– Tu veux l'aider parce qu'elle te plaît et qu'elle te fait de la peine. Mais Magda n'a rien du petit poussin perdu à la recherche de sa maman poule.

– Elle n'a plus de nouvelles de sa mère depuis un an ! s'énerma Silvia.

– Nous nous occupons déjà d'une personne disparue, au cas où tu aurais oublié l'affaire Nobile. Si la brigade criminelle ne doit plus traiter que des affaires de disparitions, elle ferait mieux de déménager ses bureaux sur le plateau de « Perdu de vue » !

– Elle ne te plaît pas, donc tu ne veux pas l'aider !

– Je ne suis pas qualifiée pour ce genre d'aide. Cette fille devrait voir quelqu'un. Elle est anorexique, je te dis.

– Tu ne sais même pas de quoi tu parles !

– Je sais que si on reste de marbre devant les spaghettis *alla carbonara* d'Agustarello, comme Magda l'a fait quand tu me l'as présentée l'autre soir à Testaccio, soit on n'aime pas la cuisine romaine soit on a un gros problème avec la nourriture. Dans les deux cas je me méfie.

– J'aimerais connaître les cas où tu ne te méfies pas.

– Ça profite au métier, un peu de méfiance. Tu te fies trop aux apparences, les gens ne sont pas des anges parce qu'ils battent de l'aile. Bien que, dans le cas de Magda, même les apparences nous disent que cette fille cache quelque chose.

– Elle ne cache rien, elle cherche sa mère.

– Elle est anorexique.

– Pendant longtemps elle n'a pas dû manger à sa faim.

On ne change pas d'habitudes alimentaires du jour au lendemain simplement parce qu'on a débarqué au pays des lasagnes.

– Ce serait pourtant le bon réflexe.

– Tu ne sais pas ce que c'est ! Avec ce fils à papa qui t'attend tous les soirs à la maison pour te faire goûter les bons petits plats qu'il a préparés pour toi...

– Et alors ?

– Magda, personne ne s'est jamais occupé d'elle.

– Et voilà, Cosette et Jean Valjean ! soupira Mariella en refermant la chemise vert fluo.

– Magda a toujours sué pour les autres, elle n'a rien connu de mieux dans sa vie, et ça n'a pas changé depuis qu'elle est arrivée ici. Quant à ses problèmes, elle en a, c'est sûr, le pire étant que sa mère a disparu depuis un an !

– Officiellement Dorina Popescu n'a pas été portée disparue. Pourquoi Magda ne fait-elle pas les démarches nécessaires auprès des autorités compétentes au lieu de s'en remettre complètement à tes bons soins ?

– Elle craint que sa mère ne se soit remariée, elle veut d'abord tenter de la retrouver sans immiscer la police...

– Tu n'es pas la police ? l'interrompit Mariella.

– ...dans ses recherches, continua Silvia. Elle est venue en Italie pour ça ! Elle ne connaît personne ici, elle n'a que ses bras pour survivre et elle a laissé cinq petits frères et sœurs dans son bled pourri des Carpates.

– C'est une fille qui n'a pas froid aux yeux, je ne me ferais pas de souci pour elle.

– Elle n'a que vingt ans !

Mariella regarda sa coéquipière avec une expression absente qui trahissait son idée fixe et répéta :

– Magda est anorexique.

Puis brusquement, elle ouvrit le tiroir et en sortit un paquet de biscuits.

– Je te préférerais quand tu carburais au café noir, s'emporta Silvia en s'installant finalement à son bureau. Si ça continue, tu te mettras au thé vert.

– Ça jamais ! réagit Mariella en sortant un *oswego* du paquet.

– Tu manges trop de sucré, continua Silvia. Un jour ou l'autre ce bureau finira par stocker moins de dossiers que de biscuits.

– Tu devrais en goûter un, ça améliorerait ton humeur.

– Fais gaffe, les mecs dans le genre du tien n'aiment pas les rondeurs, ils sont plutôt portés sur les femmes sans ombre. Et toi, de l'ombre, t'en fais déjà plus qu'un parasol même sans les biscuits. Alors... Prend garde à tes fesses, baby !

– Tu ne connais rien aux mecs ! s'agaça Mariella.

Elle rangea néanmoins le paquet et referma bruyamment le tiroir.

Depuis l'hiver dernier elle avait pris trois kilos qu'elle n'arrivait pas à perdre. Ses habitudes alimentaires avaient changé depuis qu'elle partageait sa vie entre son studio et l'appartement de Paolo. Deux jours chez elle, cinq jours chez lui : c'était le rythme de leur vie commune. Quand elle était chez Paolo c'est lui qui assurait les courses et la cuisine, le ménage étant confié à l'employée de maison de la mère de Paolo. Peu à peu Mariella s'était coulée dans cette vie confortable qui favorisait son investissement dans le travail et se révélait très profitable à son couple. Elle se nourrissait mieux et plus régulièrement ; son teint y avait gagné en luminosité, son caractère en douceur. Cette transformation n'avait pas échappé au commissaire, qui s'en était réjoui avec sa femme. Depuis que l'inspecteur De Luca s'était mis en ménage, fût-ce un ménage un peu particulier, sa personnalité affichait moins d'aspérités, ses réactions étaient moins abruptes, son esprit moins tordu. Toutefois son obstination

n'avait rien perdu de sa rudesse, ni son intelligence de sa finesse. D'Innocenzo était fier de l'avoir dans ses effectifs et se sentait parfois un peu coupable de ne pas l'encourager à emprunter des voies plus avantageuses pour sa carrière. Il ne voulait pas la perdre. Tous ces changements positifs chez son inspecteur, sa femme en attribuait les bienfaits à l'épanouissement de sa vie amoureuse. Pour Ida, Mariella avait rencontré l'homme de sa vie. Ce n'était pas l'avis de Silvia.

– Fini la causette, dit le commissaire en entrant dans le bureau des filles.

Il revenait de son rendez-vous chez la juge Lo Cascio, la plus sexy et la moins commode des substituts de la Procure de Rome. Elle instruisait l'affaire Nobile dont la brigade criminelle était chargée. Concetta Nobile, cinquante-neuf ans, avait disparu de son domicile dans la campagne de Sutri, le Jour de l'An. Un témoin l'avait aperçue à Rome la nuit du 1<sup>er</sup> janvier, souffrante et recroquevillée sur le trottoir, près de la Piazza Mazzini. Neuf mois plus tard sa voiture, une Renault Clio gris métallisé, avait été retrouvée dans le parking souterrain de la Villa Borghese.

– Alors ? s'exclamèrent Mariella et Silvia en même temps.

– Alors... Le collège d'experts a rendu son rapport : l'ADN du cheveu est le même que celui du sang derrière la plinthe. L'espoir de retrouver Concetta Nobile vivante se fait de plus en plus mince...

### 3. LA BADANTE

Magda ne soufflait que vers les quatorze heures quand, après avoir enchaîné les trois journaux télévisés, la veuve s'endormait sur son fauteuil. Elle ne se réveillait jamais avant quinze heures, voire quinze heures trente. Et alors il n'y avait plus de pauses jusqu'au dîner, qu'elle prenait à dix-neuf heures précises. Magda avait organisé ses journées par tranches d'une heure ; comme elle était rapide et efficace, il lui restait quelques plages libres qu'elle occupait généralement dans l'exploration de la propriété. Elle était fascinée par tant d'espace, par les meubles anciens, les tableaux, les tapis, les bibelots, l'argenterie, les bijoux dans le tiroir, le jardin où ne poussait aucune salade et le terrain autour, immense. La vieille dame y vivait seule, sans autre compagnie que Iago, son vieux labrador ; c'est pour cette raison qu'on avait fait appel à ses services. Madame Orsini n'était pas malade mais elle ne pouvait rester seule dans une aussi grande maison, surtout après sa chute de l'été dernier. On l'appelait la Maison Blanche : trois étages et trois hectares de terrain à quatre kilomètres de Stimigliano, un village érigé sur le haut d'une colline d'où l'on pouvait contempler la crête dentelée du mont Soratte s'allongeant solitaire au-dessus de la vallée du Tibre. Magda devait s'occuper de la

maison et de la maîtresse de maison : lui tenir compagnie, lui administrer ses médicaments à la bonne heure, faire le ménage et veiller à ce que toutes les tâches matérielles soient régulièrement accomplies. Toutes, sauf les courses, la cuisine et le jardin. Une dame du village venait tous les matins à la Maison Blanche avec des provisions : elle préparait les repas de la journée et repartait autour de midi trente ; une ou deux fois par semaine son mari l'accompagnait, il s'occupait du jardin et d'autres petites besognes. Ils travaillaient pour la veuve depuis plus de trente ans et n'aimaient pas les changements. Magda, ils ne la portaient pas dans leur cœur.

Elle s'en moquait, ce n'étaient que des domestiques. Seule comptait la confiance de la veuve et surtout celle de son fils. Depuis trois mois madame Orsini était toujours aussi entichée de sa nouvelle bonne dont elle aimait tout : la propreté, l'énergie, l'efficacité, la jeunesse. Tout jusqu'au prénom, qu'elle avait tout de suite transformé en « Magdalena ». Jusque-là ses employées avaient été des mères de famille du village qui venaient surcharger leurs déjà longues journées avec des heures de ménage chez autrui et ne rêvaient que de regagner leur foyer. Magda, son foyer, il n'y avait pas de quoi avoir envie d'y retourner. Le travail, elle avait l'habitude d'en abattre depuis son plus jeune âge et ici, tout compte fait, il y en avait moins que chez elle, en Roumanie, où une fois les tâches ménagères accomplies, elle devait encore s'occuper des enfants, des grands-parents et aider ses oncles et tantes à la campagne. C'était sa vie depuis sa sortie de l'enfance. Quand sa mère avait disparu, une brutale envie de changement s'était emparée d'elle. À vrai dire cette envie avait surgi bien avant, mais sa mère lui ayant promis que le moment venu elle irait la rejoindre en Italie avec ses cinq frères et sœurs, Magda avait patienté. Puis voilà que du jour au lendemain sa mère disparaissait, et avec elle l'argent qui

arrivait chaque début du mois. S'était-elle trouvé un nouveau mari à l'étranger, la belle Dorina ? Avait-elle fondé une nouvelle famille ? Avait-elle abandonné ses six enfants ? Si ce n'était pas un mari qu'elle avait trouvé, c'était forcément pire, disait-on au village.

Magda avait d'abord ignoré les rumeurs, puis elle avait décidé qu'il fallait aller y voir. C'est ainsi qu'un beau jour de printemps elle était partie en Italie en laissant ses cinq frères et sœurs aux oncles et aux tantes.

La veuve avait fait sa vie, et elle l'avait bien faite à en juger par ce qu'il lui en restait encore aujourd'hui. Maintenant ce n'était que justice de laisser un peu de place aux autres. Chacun son tour, se disait Magda. Si l'occasion se présente, surtout ne pas la laisser passer. La vieille dame n'avait pas à se plaindre, Magda prenait soin d'elle et ne lésinait pas sur les manifestations d'affection. Elle n'avait pas quinze ans quand sa mère avait décidé de tenter sa chance en Italie. Dorina Popescu n'était pas la première, d'autres avant elle avaient quitté le village pour aller faire des ménages à l'étranger et surtout s'occuper des personnes âgées.

En Italie on les appelait les *badanti*, celles qui font attention à ceux dont l'attention est devenue une charge insupportable : vieux, malades, handicapés. Les *badanti* : des mères, des sœurs, des tantes, des cousines. Elles travaillaient dur chez les autres, à l'étranger, loin de leur famille pendant de longues années, loin de leurs enfants qu'elles ne voyaient pas grandir. Mais à la fin elles s'en sortaient. Celles qui s'en sortaient. Les autres, on n'avait plus de leurs nouvelles. On disait qu'elles tombaient dans la toile d'araignée des proxénètes, qu'elles avaient trop honte, après, de se montrer au village, qu'elles finissaient leur vie la gorge tranchée, le corps dépecé ou bouffé par le sida. Celles qui revenaient régulièrement finissaient par se faire une situation. Elles passaient

moins d'un mois au village, l'été, et prenaient plaisir à s'afficher : fringues, bagnole et cette manière de montrer qu'elles n'appartenaient plus à leur monde d'avant. Certaines se faisaient même bâtir une maison et s'offraient le luxe de rapporter des babioles à tout le monde.

Dorina n'avait jamais rien accepté de ces « aventurières », pas même un jouet pour ses enfants. Elle avait sa fierté. S'il fallait partir pour gagner sa vie, elle pouvait le faire aussi bien que les autres. Un jour Dorina quitta le village et devint elle aussi une « aventurière ». Pour le bien de Magda et de ses cinq frères et sœurs. Magda n'avait pas protesté. Pourtant elle aurait aimé dire à sa mère que son bien à elle, c'était de l'accompagner. Mais qui s'occuperait alors de ses frères et sœurs ? Pendant les cinq années où sa mère avait travaillé en Italie comme *badante* leur situation financière n'avait pas cessé de s'améliorer. Tous les mois Dorina leur envoyait assez d'argent pour qu'ils ne manquent de rien, ni elle ni ses frères et sœurs ni ses grands-parents maternels ; il leur restait même de quoi aider les oncles et tantes. « Il ne faut pas faire de jaloux, écrivait Dorina. Donne-leur quelque chose à eux aussi, ça nous protégera du mauvais œil. » Dans ses lettres à sa fille aînée Dorina ajoutait toujours une liste de répartition des dons et elle lui recommandait de mettre régulièrement une certaine somme de côté. « Pour ta dot », disait-elle.

Mais un jour, plus de lettres et plus d'argent non plus. C'était l'hiver dernier. Dorina n'était pas venue fêter Noël en famille comme elle le faisait tous les ans et elle n'avait pas appelé non plus pour expliquer son absence. Magda l'avait attendue pendant des jours et des nuits. Les mois avaient passé, sans nouvelles et sans argent. Elle avait d'abord espéré puis désespéré de ne jamais la revoir. Finalement elle avait dû puiser dans sa réserve personnelle. La dot de mariage avait fondu. Le bruit avait couru au village que Dorina

Popescu s'était trouvé un nouveau mari en Italie. Magda n'y prêtait pas attention. Sa mère en avait assez des hommes après ses années de mariage avec son père, un ivrogne qui la battait tous les soirs. À sept ans Magda avait entendu sa mère jurer qu'un jour elle mettrait fin à ce calvaire. Et elle avait tenu sa promesse. C'est pour ça qu'elle était tellement sûre que Dorina ne l'abandonnerait jamais. Elle lui avait promis. Pas aux autres enfants mais à elle. Elles étaient unies, personne ne pourrait jamais les séparer. Elles étaient *un*, avait dit Dorina. Alors, si elle avait disparu, c'est que quelque chose lui était arrivé.

*Badante*. C'est le premier mot italien que Magda avait appris. Le premier Noël Dorina lui avait apporté un jean, un ordinateur portable et un petit Collins italien anglais. La traduction du mot *badante* y paraissait : « *Care worker. The new profession from women from the East.* » Avant d'interrompre ses études Magda avait été une élève brillante, très douée pour les langues. Elle commença à apprendre l'italien et à rêver du pays où les femmes de l'Est sont payées pour s'occuper des vieilles personnes. De gentils vieux messieurs et de gentilles vieilles dames qu'elle imaginait riches et seuls, dans des demeures de roman-photo avec un fils unique, beau et célibataire, qui viendrait leur rendre visite le dimanche et tomberait amoureux de la jolie bonne de l'Est. De gentilles vieilles dames comme la veuve Orsini, une jolie bonne de l'Est comme Magda.

Le dimanche était quand même jour de repos. Magda n'en profitait pas : généralement elle restait à la maison et finissait par faire ce qu'elle faisait en semaine. Descendre à Rome n'était pas facile. Sans permis de conduire elle ne pouvait utiliser la vieille Cinquecento que madame Orsini avait mise généreusement à sa disposition. Si elle voulait rejoindre la capitale il lui faudrait marcher deux trois kilo-

mètres jusqu'à la gare. Le fils de madame s'était offert plusieurs fois de l'accompagner, d'habitude elle déclinait l'offre. Depuis qu'elle était employée chez les Orsini, Magda n'avait quitté leur maison que trois fois, et c'était toujours pour rencontrer Silvia, sa copine flic. Elle l'aimait bien et Silvia l'aimait aussi, mais Magda avait compris que ce n'était pas de la même manière. Elle lui avait tout raconté de sa vie et de celle de sa mère, elle comptait sur elle pour la retrouver. Magda jouait certes un peu avec ses sentiments, mais elle n'avait pas le choix. Elle avait besoin de l'aide de Silvia.

Le fils passait la journée du dimanche chez sa mère, ce jour-là le labrador était fou de joie. Ils déjeunaient tous les trois à la même table, on sortait l'argenterie, la vaisselle précieuse et on laissait Magda raconter sa vie entre les plats. Elle parlait beaucoup. Parfois elle se livrait à son imagination noire pour mieux les émouvoir bien que la réalité de sa jeune vie fût déjà assez sombre. Elle tenait de sa mère le goût du récit et comme Dorina elle aimait faire plus vrai que vrai. Elle racontait des histoires à dormir debout et finissait elle-même par y croire. La veuve s'attendrissait, le fils prenait un air transi. « Enfant martyr », chuchotaient-ils quand elle se levait pour aller chercher la suite du repas.

Elle les aimait bien tous les deux. Si seulement ils pouvaient la lâcher un peu sur la nourriture ! Dès le début, la veuve avait fait une fixation sur son poids : elle l'obligeait à se mettre tous les matins sur la balance en sa présence, espionnait son assiette midi et soir, vérifiait les quantités de nourriture qu'elle ingurgitait, l'incitait à goûter à ceci ou à cela. Magda en avait mal au cœur. Elle ne pouvait avaler grand-chose, mais elle faisait des efforts, surtout le dimanche, à cause du fils. Généralement elle ne se nourrissait que de chewing-gums, qu'elle mâchait à longueur de journée, elle en avait des paquets plein les tiroirs. Elle buvait aussi

du lait, ce qui semblait apaiser l'inquiétude de la patronne. Mais le dimanche la veuve profitait de la présence de son fils médecin pour revenir à la charge sur les mauvaises habitudes alimentaires de sa *badante*. Alors Magda s'efforçait à ne rien laisser dans son assiette, même si après elle était obligée d'aller se faire vomir.

Magda essayait de ne pas contrarier la veuve ni de trop attirer l'attention de son fils médecin. Du moins pas cette attention-là. Depuis cinq ans le fils Orsini avait ouvert un cabinet de pédiatrie dans la capitale, où il résidait pendant la semaine. C'était un homme élégant, légèrement obèse. La cuisinière l'adorait, elle lui préparait de bons petits plats le dimanche. Riccardo, qui aimait la bonne chère, avait l'habitude de lui laisser sur la commode de petites enveloppes pour la remercier. Magda avait très vite succombé à la tentation de les alléger de quelques billets, ce dont la cuisinière commençait à se douter.

Dès le début elle s'était prise d'affection pour Riccardo, qui était toujours de bonne humeur et ne la traitait pas comme une bonne. Il traitait d'ailleurs ses employés de maison avec beaucoup d'égards. C'était un médecin qui n'avait rien d'intimidant, pas comme le Dr Lupu du village de Tazlau, qui la regardait avec suffisance même quand il se frottait contre sa poitrine avec l'excuse de lui inspecter la gorge à la petite cuillère. Riccardo la regardait avec tendresse et Magda lui rendait ses regards. Sauf qu'avant de les lui rendre, elle avait pris l'habitude d'y ajouter quelque chose d'irrésistiblement évocateur. Quelque chose ayant rapport avec sa volonté de saisir la chance qui croisait son chemin.

Deux semaines après l'avoir engagée la veuve Orsini avait proposé à sa *badante* un rendez-vous médical dans le cabinet de son fils.

– Je ne suis pas un bébé ! avait accepté Magda amusée.

La veuve ne savait pas à quoi elle exposait Riccardo en

lui demandant de se pencher sur le joli corps de la petite bonne.

Quelques jours après cette fameuse visite médicale Riccardo était venu la voir pendant la sieste de sa mère, dans l'intervalle entre les consultations du matin et celles de l'après-midi. Depuis, il ne passait pas jour sans qu'il ne lui rende visite en cachette à l'heure de la sieste. Soixante-cinq kilomètres à l'allée, autant au retour. Malgré l'autoroute sa secrétaire était parfois obligée de faire attendre les premiers patients de l'après-midi. Le cabinet fermait à midi pile et rouvrait à seize heures trente. Quatre heures pour le rêve, quelques minutes pour le sexe. Riccardo sautait le déjeuner pour mieux sauter la bonne. Quand Magda le comprit elle lui fit trouver dans la chambre un plateau avec des canapés qu'elle confectionnait elle-même. Il en fut touché. Qu'il était facile d'appivoiser un homme! « Les hommes sont souvent cruels mais encore plus souvent pitoyables », disait Dorina. « Ils ont tous besoin de se sentir aimés, fût-ce par une pute. Peu importe à qui sont les bras pourvu qu'ils réconfortent! *Après*, c'est différent. Il ne faut pas leur laisser le temps de quitter le rêve. Un homme ne sort jamais de l'enfance. Montre-lui le paradis et fais-lui en craindre la perte : il aime se faire peur. Mais ne lui montre jamais que tu ne peux te passer de lui, il se lasserait de toi. » Sa mère n'était pas avare de conseils en matière d'hommes, à croire qu'elle en connaissait un rayon. Les allusions à son égard le confirmaient d'ailleurs, en famille comme au village. Depuis toujours la beauté de Dorina faisait des envieux et encore plus d'envieuses. Le bruit courait aussi que si son mari la battait, quand il était encore de ce monde, ce n'était pas la faute à l'alcool. Dans la rue elle souriait aux types qui la sifflaient au lieu de passer son chemin. C'était une allumeuse, Dorina. Tout comme sa fille.

Couché devant la porte le labrador les fixait. Magda s'en méfiait. Quinze heures quinze, Riccardo devrait bientôt partir. Il passa sa langue râpeuse à l'intérieur de ses cuisses, lentement, méticuleusement, comme s'il accomplissait un travail en finesse. Il y mettait du sien, il voulait bien faire et se parlait tout seul. Magda suivait la courbe montante des sensations sans prêter attention à ses mots. Le regard fixé sur la fenêtre, elle voyageait au-delà de la vitre. Elle regardait l'entrelacement des branches nues jusqu'au contour à peine perceptible des collines au loin. Dès la première fois Riccardo lui avait parlé avec émotion du mont Soratte qu'on apercevait depuis toutes les chambres de la Maison Blanche. Au lycée il avait appris par cœur le fameux poème d'Horace qui chante ses sommets enneigés ; l'hiver, lui avait-il raconté, il passait des heures à les contempler depuis sa chambre. Magda lui avait demandé de lui lire le poème puis elle l'avait appris par cœur elle aussi. Pour lui faire plaisir. Depuis il lui revenait tout le temps :

Regarde comme de haute neige s'élève blanc  
le Soratte et le poids déjà plus ne supportent  
les sylves fatiguées, et par un gel  
aigu se rigidifient les fleuves.  
Bannis le froid...<sup>2</sup>

Au pied du Soratte Magda percevait le ruban frêle du Tibre frigorifié depuis sa chambre chaude. Au village de Tazlau, l'hiver, elle contemplait les sommets enneigés des montagnes. Les lieux se ressemblent, les hommes aussi. Il était facile de s'imaginer dans un autre pays, dans une autre chambre, dans un autre lit. Sauf pour le décor. Riccardo enfonça sa langue, Magda sursauta.

À trente-cinq ans passés Riccardo était encore vierge. Il ne l'était plus depuis deux mois et demi grâce à cette fille

qui ne lui arrivait pas à la poitrine et faisait la moitié de son poids. À ses côtés il se sentait un ogre qui pouvait l'avaler tout entière. Elle était si menue, elle avait l'air d'une fillette, seize ans au plus.

– Tu as vraiment vingt ans, Magda ?

– Tu veux voir mes papiers ?

Elle avait vingt ans et déjà beaucoup souffert. Riccardo avait envie de s'occuper d'elle, de la protéger, de la garder pour lui. D'en faire une femme. Comme si Magda n'en était pas déjà une depuis longtemps.

Elle refaisait déjà son lit, sa chambre était toujours parfaitement rangée. La veille elle y avait surpris la veuve venue l'inspecter à son insu. Commença-t-elle à avoir des soupçons sur sa jeune *badante* ? Était-ce à cause de sa soi-disant « anorexie » ? Elle s'en moquait : qu'elle fouille, si l'envie la démangeait ! Il n'y avait rien à découvrir chez elle, elle était aussi transparente que les vitres qu'elle frottait avec rage chaque semaine. Elle avait perdu toute épaisseur pendant les vingt premières années de sa vie, aucun secret ne se logeait dans son corps cristallin. À trop la regarder de près, Magda, on risquait de ne voir qu'une image. Comme dans un miroir.

– Il ne faut pas que maman se doute de quelque chose, dit Riccardo.

Il était gêné. Comblé mais gêné. Un homme soumis au pouvoir en place.

– Ne vous inquiétez pas, répondit-elle.

– Tu m'aimes... quand même ? demanda-t-il en se rhabillant.

– Vous êtes si gentil, bien sûr que je vous aime !

« Un homme ne sort jamais de l'enfance » disait Dorina.

Soudain il la souleva et la fit tournoyer en l'air. Magda se sentit heureuse. Le souvenir des bras est plus puissant que les bras eux-mêmes.

– Je reviendrai demain, dit Riccardo en la renversant de nouveau sur le lit.

Le souvenir disparut, il lui faudrait encore tirer les draps.

– Un jour ou l'autre votre mère apercevra votre voiture...

Dès le début elle les vouvoyait, mère et fils, tandis qu'eux la tutoyaient. Elle n'y voyait pas d'inconvénient.

– Je me gare en bas, derrière le talus, puis je monte à pied. Ça ne prend qu'une dizaine de minutes et personne ne peut me voir.

– Sauf Iago, sourit Magda. Hier, votre mère a failli se réveiller.

– Parce qu'elle garde son appareil pendant la sieste. Il suffit de le lui ôter, elle n'entendra plus rien.

– Et Iago ?

Il lui fit un clin d'œil :

– Les aboiements d'Iago, elle y est habituée.

– Je ne peux m'approcher de votre mère sans risquer de la réveiller, insista-t-elle.

Magda vérifia que la chambre ne gardait pas trace de leur rencontre, puis ils descendirent tous les deux pieds nus pour ne pas réveiller madame.

– Si elle t'interroge, lui chuchota Riccardo sur le pas de la porte, tu diras que je t'ai recommandé de lui ôter son appareil pendant la sieste. Et si ça te préoccupe, ma princesse, je te donnerai quelque chose qui la fera dormir comme un bébé, jubila-t-il en jouant la petite canaille qu'il n'avait jamais été.